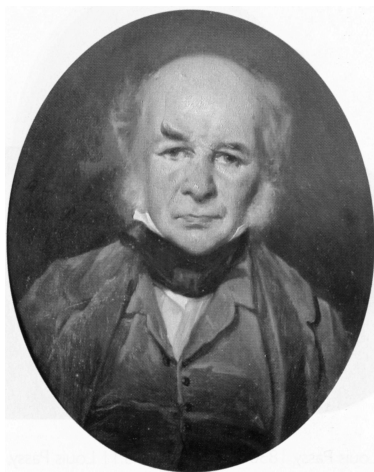


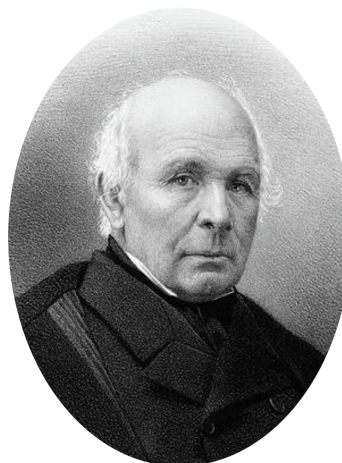
# LES PASSY

Conférence donnée à Gisors le 25 Mai 2001, par Louis De Broglie, de l'Académie française, éditée et illustrée par Nicolas Demassieux à l'occasion du 200<sup>ème</sup> anniversaire de la naissance de Frédéric Passy

20 mai 2022



Antoine Passy (1792-1873)



Hippolyte Passy (1792-1873)



Frédéric Passy (1822-1912)



Louis Passy (1830-1913)

Antoine Passy (1792-1873) .....	4
Hippolyte Passy (1793-1880) .....	5
Frédéric Passy (1822-1912).....	7
Louis Passy (1830-1913) .....	9

Je remercie mon confrère Jacques Dupaquier, d'avoir organisé cette rencontre. Non seulement il poursuit une activité considérable de géographe, de démographe, d'historien dont les prises de position sur les sujets d'actualité font autorité et qui prend une grande part aux travaux de l'Académie des Sciences Morales et Politiques où nous nous retrouvons le lundi, mais encore il est l'infatigable animateur de sa petite patrie, de notre petite patrie du Vexin, français et normand, et des sociétés savantes de notre région. A ces titres, il est le digne successeur des Passy. Peut-être est-ce la raison pour laquelle il m'a invité à donner cette conférence.

Mais n'est-il pas présomptueux d'aborder ce sujet devant un public si averti ? En dehors du plaisir de retrouver des parents et amis, je m'aventure sur un sujet que beaucoup connaissent mieux que moi, de tradition orale, familiale, et par la possession d'archives. Je mesure aussi ce que notre sujet a de très précis pour ceux qui ne descendent pas des Passy.

Et cependant, je me lance, persuadé que la famille que je vais tenter de faire revivre occupe une place importante dans l'histoire de Gisors, du Vexin, de la Haute Normandie, dans la naissance de cette science nouvelle de l'économie politique, dans l'histoire politique et parlementaire de notre pays, et qu'elle présente un exemple remarquable de l'essor de la bourgeoisie au XIX<sup>ème</sup> siècle.

Tout commence avec Jean Passy, laboureur au Thil en 1682. Dans le Vexin, les exploitations agricoles sont prospères, elles demeurent indépendamment de la propriété de la terre qui peut se morceler, comme entité économique pouvant remonter à l'époque gallo-romaine, et certaines sont exploitées par la même famille depuis le XVII<sup>ème</sup> siècle.

Très vite, au XVIII<sup>ème</sup> siècle, ils deviennent maître de poste à Etrépagny, ou receveur de la seigneurie de Château-sur-Epte

Les choses changent avec Louis-François Passy, né à Etrépagny en 1760 et mort à Gisors en 1834. C'est lui le fondateur de la famille dont nous allons parler. Jeune, il est remarqué par le propriétaire de la ferme du Thil qui est receveur général des Finances à Soisson et qui le fait entrer dans son administration à Soisson. Puis il devient avocat au Parlement de Paris en 1780. Nous avons conservé son diplôme. Il est, au moment de la Révolution, Receveur des Finances et Agent de change à Paris.

Il épouse en 1791 Pauline d'Aure, d'une famille de vieille noblesse de la Navarre et du Béarn.

Où l'on voit que les choses ont changé, c'est qu'il figure parmi les victimes de la Révolution comme agent des Finances. Il est mis en prison à La Bourbe avec les Receveurs généraux. Mais sa femme peut prouver qu'il avait cessé ses fonctions avant 1790, reçu son quitus qu'elle produit et réussit à le faire libérer.

En 1794, Le Directoire le nomme inspecteur général des Finances. C'est lui qui achète, en 1795, le couvent des Recollets à Gisors, dont le prieuré est une belle maison Louis XVI entouré d'un vaste parc peuplé de beaux arbres, traversé de deux rivières, l'Epte et la Troesne, et contenant des vestiges des fortifications de la ville. Cette maison de Gisors jouera désormais un rôle considérable dans la vie des Passy, signe de leur élévation sociale, creuset de leur intimité familiale, centre d'une vie animée, cadre de leur prestige et de leur rayonnement.

Louis-François Passy a six enfants dont cinq fils, tous intéressants, actifs, liés entre eux, se mariant dans un cercle restreint, très prolifiques et surtout réussissant brillamment

Dans la notice qu'il a consacré à Louis Passy, Louis Régnier a eu la bonne idée de faire figurer la généalogie des descendants de Louis-François Passy. Il s'agit d'un arbre, non pas vertical comme dans les anciennes familles, mais se déployant en espalier horizontalement sur plus d'un mètre.

Ce tableau est intéressant car il montre l'environnement familial et social des Passy. On y trouve, souvent entremêlés, Wolowski, économiste, ministre et membre de l'Institut Léon Faucher, économiste et ministre, l'agent de change Frochot, les Dailly, les Davillier, les Lefèvre-Pontalis, les Leroy-Beaulieu, les

Lalonde, les Vinot-Préfontaine, les Lefévre-Dibon où figurent des membres de la Cour des Comptes, des élus, des banquiers.

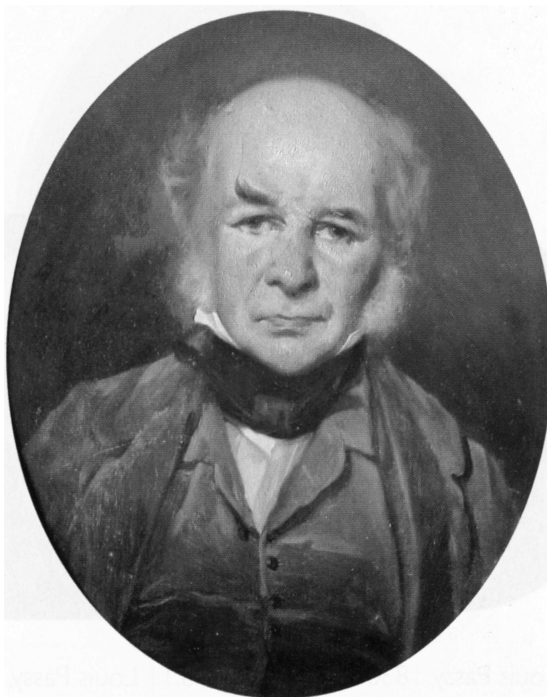
Ce tableau m'intéresse aussi personnellement car on y trouve, aux deux extrémités, les proches parents et les parents de ma mère. Celle-ci fut la dernière à porter le nom des Le Bas de Courmont et sa mère était née Berthe Ethis de Corny. Or, la mère de ma grand-mère était née Jenny Passy et sa soeur Geneviève Ethis de Corny avait épousé son cousin germain Maurice Passy.

Pour en revenir aux Passy, je parlerai de ceux qui forment l'illustration de ce robuste rameau dont les vies remplissent le XIX<sup>e</sup> siècle et je les présenterai par générations les deux frères, Antoine et Hippolyte sous la Monarchie de Juillet et à la génération suivante, les deux cousins germains, Frédéric, fils du troisième frère des deux précédents et Louis, fils d'Antoinc. Tous quatre économistes, tous quatre députés, trois ministres, quatre membres de l'Institut, l'un Prix Nobel de la Paix.

## Antoine Passy (1792-1873)

Antoine Passy est né en 1792 et passe son enfance à Bruxelles où son père est receveur général des Finances du département de La Dyle créé par Napoléon. Très tôt, il manifeste un grand attachement pour la "science aimable" comme on l'appelait alors, c'est-à-dire la botanique. Il va herboriser en Calabre et sur les rivages de Naples et, au retour, offre son herbier à Jussieu.

En 1826, il présente un mémoire à l'Académie de Rouen mais il n'est pas primé. Il le recommence et cette fois sera primé en 1832. C'est qu'entre temps, il est devenu préfet de l'Eure. En 1830, en effet, Barbé-Marbois, qui est un ami intime de son père, le fait entrer à la Cour des Comptes. Mais, aussitôt, il est nommé préfet de l'Eure, poste qu'il occupera jusqu'en 1837. Il laisse le souvenir d'un homme modéré, libéral, sage, consacrant sa vie en parts égales à l'administration, à la botanique et à l'archéologie. Il devient aussi président de la Société d'Agriculture de l'Eure, tout en étant préfet.



Il est en relation avec Arcisse de Beaumont à Caen, Auguste Le Prévost. Il avait épousé Henriette Péan de Saint-Gilles, d'une famille importante de la bourgeoisie parisienne. Celle-ci avait été mariée, en premières noces au fils de Frochot, le grand préfet de Napoléon, premier préfet de la Seine. Il existe de Mme Antoine Passy un beau portrait de Prud'hon, qui a longtemps trôné dans la maison de Gisors. Il professe des principes libéraux "L'action principale du pouvoir est le maintien de l'ordre et de la sécurité publique.., afin que les intérêts privés et généraux puissent se mouvoir librement... C'est aux citoyens de faire leurs affaires eux-mêmes, et c'est là que nous voulons les amener"

Nous sommes au temps du suffrage universel censitaire, dont il exprime la philosophie :

« L'aisance est le prix du travail, de l'intelligence et de la probité. Là on l'on voit un pays paisible et riche, on peut assurer que ses habitants sont laborieux, honnêtes et éclairés ».

En 1839, il entre au Conseil d'Etat, mais, la même année, est élu député des Andelys. Il est nommé sous-secrétaire d'Etat à l'Intérieur dans le ministère dirigé par Guizot en 1840 et le demeurera jusqu'au 23 février 1848. En 1841, il est élu Conseiller général et entre à la Société botanique de France dont il sera président en 1856.

En 1845, il préside à l'installation du télégraphe électrique entre Paris et Rouen. Il prononce des discours sur le régime des prisons, sur les enfants trouvés et la mendicité, sur l'extension du chemin de fer de Paris à la mer.

Il quitte la politique à la Révolution de 1848. Mais en 1849, sa qualité de botaniste lui permet de sauver le Muséum d'Histoire Naturelle menacé par d'injustes préventions. Il entre à la Société d'Agriculture de France, à la Société d'Acclimatation dont il sera vice-président en 1854 et président en 1859. En 1857, il est élu à l'Académie des Sciences, en remplacement de M. de Bonnard, et devient membre de la célèbre Société des Antiquaires de Normandie.

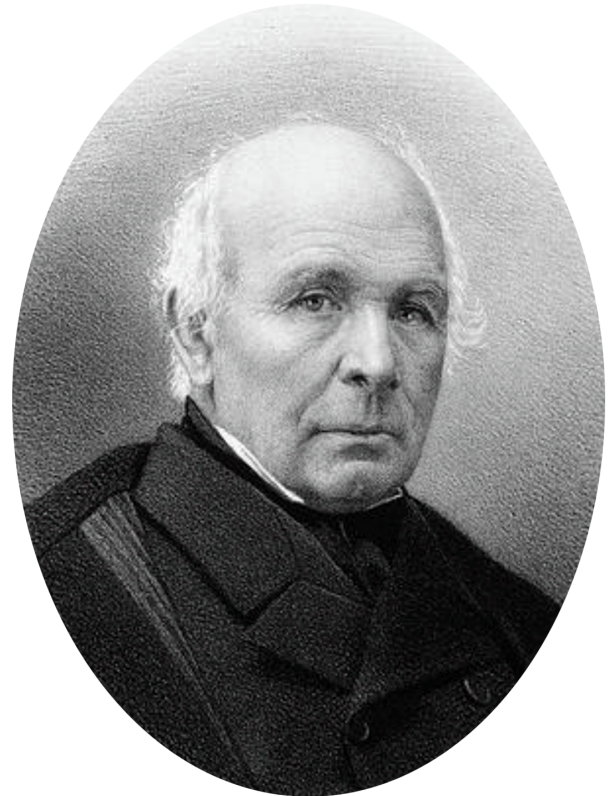
Administrateur, parlementaire, élu local, botaniste, géologue, agronome et économiste, il se consacre à des travaux multiples, un peu dispersés, mais a le goût du travail scientifique.

Il meurt en 1873. C'est un homme généreux et accueillant. Il fait de la maison de Gisors un centre animé, vivant, intéressant dont son fils allait encore étendre le rayonnement.

## Hippolyte Passy (1793-1880)

Bien différent est son frère, Hippolyte, lui aussi originaire du Vexin, élu et ministre, homme politique de la Monarchie de Juillet, et homme de sciences, économiste, mais qui va connaître une vie plus mouvementée.

Hippolyte est né en 1793, le jour de la mort de Marie-Antoinette. Son père était en prison, sa mère se cachait à Garches. Il fit ses études à Bruxelles. Très vite, influencé par l'esprit général sous l'Empire, il rêve d'être militaire. On le trouve donc élève à l'école de Cavalerie en 1809. Il participe à la campagne de Russie, entre à Moscou et s'avance même à trois lieues au-delà de Moscou. Puis, c'est la retraite de Russie. Il manque d'être gelé la nuit. Il contracte le typhus, est fait prisonnier. Son père réussit à lui faire passer 3000 francs, une fortune. Il s'évade avec un officier italien et un Polonais. Il joue le rôle de cocher, traverse la Pologne et rejoint l'armée française à Dresde.



Lors de la campagne de 1813, il est blessé de dix-sept coups de lance au cours d'une reconnaissance. Il assiste à la Bataille de Leipzig, où il est atteint d'une balle dans la tête. Heureusement, il a un bandage de sa précédente blessure et est seulement étourdi. En dix-huit mois, il recevra cinquante trois blessures.

Il participe à la campagne de France en 1814 et croise l'Empereur abandonné, désespéré. Il est nommé chef d'escadron à Waterloo, ce qui lui attire l'hostilité des autorités de la Restauration. Il abandonne donc l'Armée.

En 1816, il s'embarque pour l'Amérique. Sur le voilier, il lit Adam Smith. Sa vocation se déclare : il sera économiste. Il s'enflamme pour l'abolition de l'esclavage dont il soutiendra la cause toute sa vie.

En 1830, il est élu député de l'Eure, et en janvier 1831, conseiller général. A la Chambre des Députés, il est président de la commission du Budget. En 1834, il est ministre des Finances, et, en réalité, le premier des ministres dans le cabinet du duc de Bassano dont il provoque la démission huit jours plus tard, ayant constaté que le président du Conseil était endetté au point de voir son traitement saisi par les créanciers. Il est à nouveau ministre du Commerce du cabinet Thiers en 1836. En 1838, Louis-Philippe le charge de former le cabinet. Mais il échoue. Il reste hostile à la colonisation de l'Algérie et se prononce en faveur de la formule d'un royaume arabe. Ministre des Finances dans le cabinet Soult, il accompagne l'essor économique, assure le suréquilibre du budget de l'Etat et une saine gestion des finances publiques. Mais son caractère ombrageux provoque à nouveau la chute du cabinet.

En 1838, il est élu à l'Académie des Sciences Morales et Politiques.

En 1843, il est fait pair de France, suprême consécration. Le 23 février 1848, il prononce un discours sur l'émancipation des Noirs. Il lui revenait d'être le dernier pair de France à la tribune ! Mais en 1848, il est encore ministre des Finances de la IIème République dans le ministère Odilon Barrot. Il est le seul non élu et ancien pair de France devant neuf cents députés républicains. Il impose cependant son autorité, repousse toutes les utopies, rétablit le crédit public et défend l'équilibre des finances publiques. En 1849, il est de nouveau élu député de l'Eure et de la Seine. C'est évidemment le premier département

qu'il choisit de représenter. Il réussit encore à s'aliéner le Prince-Président qui préfère renvoyer le ministère plutôt que de l'avoir pour ministre ! En 1851, comme député protestataire, il est envoyé au Mont Valérien. On a gardé de lui des billets griffonnés dans lesquels il demande à sa famille des couvertures et des vivres. Il quitte alors la politique et se consacre à des travaux spéculatifs.

Victor Cousin dit de lui : "Ce n'est pas un académicien, c'est l'Académicien". Causeur intarissable, il improvise avec talent. Victor Hugo rapporte de lui ce dialogue avec Thiers : (Thiers, lui aussi causeur intarissable) : "M. Passy est un bavard, il ne m'a pas écouté un instant". Passy : "Avec Thiers, je n'ai pas pu placer un mot".

Il avait épousé Melle Fourmont, fille du maire de Gisors et président du Parlement de Rouen dont il eut deux enfants. Il avait une propriété à Franconville, allait aux bains de mer à Dieppe, vivait à Paris.

Il était un très bon financier, travaillait sans cesse, accumulait des notes sur tous les sujets que l'on a conservées. Il mourut en 1880. Il a eu une vie très active et très mouvementée, toujours occupé à des travaux multiples, érudit, honnête homme, excellent gestionnaire, il reste une figure très caractéristique du cœur du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire un modèle de caractère et d'opiniâtreté dans le tourbillon du siècle.

## Frédéric Passy (1822-1912)

Frédéric est sans doute le plus célèbre des Passy, mais le plus éloigné de notre centre de Gisors et aussi de la ligne politique des Passy. C'est un beau personnage, passionné, militant, très indépendant et souvent déconcertant dans ses prises de position.

Il est le fils de Félix Passy qui fut, seulement, Conseiller Maître à la Cour des Comptes.

Il est né en 1822 et ne vécut à Gisors que dans sa prime jeunesse, chez son grand-père. Il épousa en 1848 Blanche Sageret, personne très intelligente et fortunée, dont il eut douze enfants, très unis entre eux et dans le culte de la famille.

Il vécut à Ezy, en Normandie, avec sa famille, puis à partir de 1855, au Désert de Retz dans la Forêt de Saint-Germain.

Il fit d'abord des études de droit, s'inscrivit au Barreau puis entra, en 1846, comme auditeur au Conseil d'Etat qu'il quitta en 1849, sans regrets, à la suite de la réforme du corps et de la création de la première École Nationale d'Administration.

Sous l'influence de son oncle, Hippolyte Passy, de Bastiat, d'Edouard Laboulaye, il étudia l'économie politique. Il collabora à des revues, prononça des conférences en France et à l'étranger et donna des cours libres de cette science nouvelle à Pau, Montpellier, Bordeaux, Nancy, Nice, Nantes et enfin Paris. Il professait le libéralisme, la doctrine du « laissez faire, laissez passer », mais avec des préoccupations humaines et généreuses touchant éducation le rôle des femmes, les questions sociales.

A cette époque, il publie beaucoup, sur des sujets très divers. Qu'on en juge par le titre de quelques-uns de ses livres : Leçons d'économie politique (1861), De la propriété intellectuelle, De la souveraineté temporelle des Papes, De l'enseignement obligatoire, De la contrainte et de la liberté, La Question des octrois, La Guerre et la Paix (1867), l'Ancien Régime et la Révolution, Communauté et Communisme (1869), l'Assistance intellectuelle, La Question des Jeux (1872), La Solidarité du travail et du capital (1874).

Cette grande activité intellectuelle qui lui vaut d'être élu, en 1877, à l'Académie des Sciences Morales et Politiques, à la succession du beau-frère de son cousin, Wolowski.

Sous le Second Empire, il est candidat d'opposition, donc candidat malheureux, à la mairie d'Ezy, puis à la députation à Bordeaux. Après 1870, il se range parmi les républicains convaincus, même si, pour le moment, il est de tendance modérée. On lui propose d'être préfet de la Marne. Il refuse. Il est candidat à Nantes en 1871, à Marseille en 1873. Echecs. Il est élu conseiller général de Saint-Germain-en-Laye de 1874 à 1898.

En 1881, on lui propose de combattre le député conservateur du 8ème arrondissement de Paris. Après une campagne acharnée, il est élu au second tour avec 44 voix de majorité, réélu difficilement en 1885, et battu en 1889 pour ne plus revenir au Parlement.

Pendant ses deux mandats, il siège à gauche, mais comme non inscrit., parle et vote selon ses seules convictions, avec beaucoup de vivacité, et se fait traiter tantôt de clérical, tantôt de révolutionnaire.

On a de lui des discours en faveur des syndicats professionnels, de la prévention des accidents du travail, de la réglementation des heures de travail, de la suppression des octrois, de la liberté des



funérailles, de l'obligation scolaire, mais contre la politique coloniale de Jules Ferry en 1885, contre la loi d'expulsion des Princes en 1886.

Mais c'est finalement hors du Parlement que Frédéric Passy va mener ses principales campagnes et conquérir la célébrité.

Il est en effet un pacifiste passionné. Là encore, très jeune, les récits de ses cousins Hippolyte Passy, de Tarlé, de Boissière lui ont inspiré l'horreur de la guerre. Influencé par les économistes anglais, Cobden en particulier, il est libre-échangiste, et partisan de l'unification de l'Europe.

C'est en 1867 qu'il acquiert sa renommée d'Apôtre de la Paix. A propos du Luxembourg, une crise s'élève entre la France et la Prusse et la guerre est sur le point d'éclater, Frédéric Passy publie dans le Temps un plaidoyer vibrant en faveur de la paix. L'opinion s'émeut des deux côtés du Rhin, des manifestations ont lieu, le Gouvernement anglais propose ses bons offices et, pour cette fois, la guerre est écartée.

Fort de ce succès, Frédéric Passy fonde "La ligue internationale et permanente de la Paix". En 1870, il tente de rééditer l'opération et publie une lettre au Roi de Prusse rédigée en termes excessifs et intitulée « Arrêtez-vous ! ». Mais il échoue à éviter la guerre franco-allemande de 1870, faute du concours anglais.

En 1872, il crée la "Société Française des Amis de la Paix", qui devient la "Société Française pour l'Arbitrage entre les Nations". Il fonde l'"Institut de droit international" et participe à tous les congrès internationaux de la Paix, partir de 1879, et tous les ans après 1889. Ces congrès réunissent les membres pacifistes des différents parlements européens et font pression sur les gouvernements et l'opinion pour faire progresser le désarmement et l'arbitrage. Ils ne réussissent pas à éviter la guerre des Boers, ni le conflit russo-japonais. Mais ils contribuent au mouvement d'où naîtra la Cour Internationale de Justice de La Haye.

Frédéric Passy figure parmi les fondateurs de l'Union Interparlementaire, concertée entre la Chambre des Communes de Londres et la Chambre des Députés à Paris. L'idée est que, puisque les gouvernements sont incapables de s'entendre pour préserver la paix, les Parlements doivent l'imposer. Cette idée correspond à l'apogée du parlementarisme européen. Le paradoxe est que le grand apôtre français de cette cause la voit déboucher au plan international au moment même où il quitte le parlement français.

Frédéric Passy devient alors un véritable prophète, à l'éloquence enflammée, à la grande barbe blanche, devenu presque aveugle et cependant d'une activité débordante. C'est ce personnage célèbre dans tous les congrès internationaux que vient récompenser le premier prix Nobel de la Paix en 1901, partagé avec Henri Dunant, le fondateur de la Croix Rouge internationale, alors que Sully-Prudhomme reçoit le prix Nobel de Littérature.

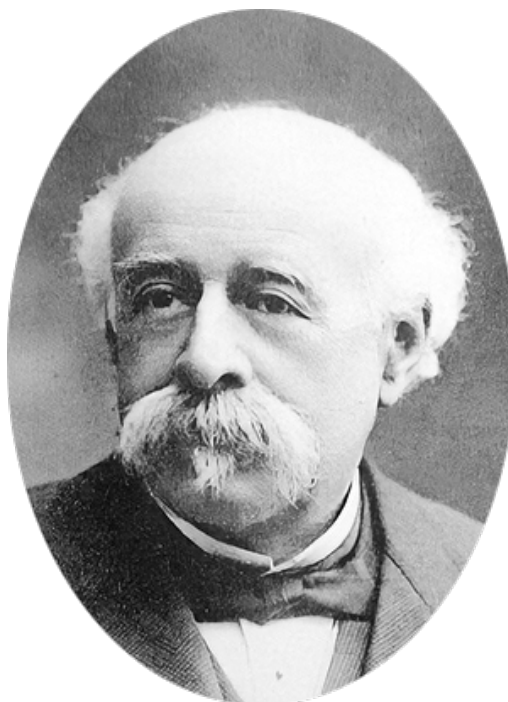
Il continuera à publier et à parler jusqu'à sa grande vieillesse. Le jubilé organisé pour ses 90 ans fut la reconnaissance de ses idées et de ses efforts. Il parlait des Etats-Unis d'Europe, il était internationaliste, et prenait position en faveur d'une « Société des Nations », le terme se trouvait souvent dans ses écrits, où « le droit primerait la force ». Ce grand idéaliste était en même temps un réaliste. Il plaidait pour l'esprit de désarmement, pour le développement graduel du respect réciproque et de l'esprit de justice et d'amitié entre les nations, comme entre les hommes.

La mort, survenue en 1912, lui évita d'assister au plus cruel démenti de ses discours et à l'effondrement de tant d'années d'effort.



## Louis Passy (1830-1913)

Le dernier personnage à évoquer est Louis Passy. C'est aussi le personnage emblématique de la famille. Il a eu une longue existence, laborieuse, féconde, réussie, heureuse. Une belle existence, de celles qui "valent d'être recommencée", comme on l'a dit pour Fontenelle, normand lui aussi. Il a déployé des activités nombreuses et diverses, mené des études dans plusieurs disciplines et cédé à la tentation de la dispersion intellectuelle, ce qui l'a empêché de mener à terme toutes les oeuvres qu'il projetait ; mais il a animé un grand nombre d'institutions, fut le modèle du représentant local et national de ses chers concitoyens du Vexin. Il a été le centre d'une vie de famille riche et, pendant 65 ans, à partir de 1848, la maison de Gisors s'identifie avec son activité et son rayonnement.



Louis Passy naît en 1830, fils aîné d'Antoine Passy et d'Henriette Péan de Saint-Gilles, personne d'élite par l'esprit, le caractère et le coeur, à laquelle il ressemble beaucoup. Il reçoit une éducation raffinée. Un précepteur privé lui fait ses premières classes avec ses cousins et il achève ses études secondaires au collège Bourbon, actuel lycée Condorcet. Sur le conseil de son père et d'Auguste Le Prévost, savant et député de l'Eure, et de son camarade Léopold Delisle, il entre à l'Ecole des Chartes. Il en adopte l'esprit précis et érudit, le goût des monographies et des découvertes ponctuelles. Sa première orientation est littéraire. Il étudie Amyot et Thomas Corneille, découvre une lettre inédite de Mme de Sévigné, attribue à Boileau une satire inédite qui avait été refusée par Conrart, mais qui l'est à nouveau par Sainte-Beuve et Villemain. Le théâtre l'attire. Il écrit une comédie grecque en vers, des proverbes, des comédies, un opéra-comique. Sa comédie la plus ingénieuse a pour titre "La canne de l'ambassadeur", mais Scribe et sa famille lui déconseillent la carrière dramatique. Il passe sa licence en droit, suit la conférence Molé, les séances à l'Institut et à l'Assemblée nationale, chasse et va au bal. Bref il cherche sa voie.

Il faut dire un mot de ses amitiés de collègue et d'études : Antoine Prévost-Paradol, Antonin Lefevre-Pontalis. Elles le suivront toute la vie. Ce n'est pas le cas de son meilleur ami de l'époque, Jules de Goncourt. Le plus jeune des frères Goncourt est son contemporain et son condisciple au collège Bourbon. Ils se lient d'une étroite amitié d'adolescence. Jules de Goncourt découvre la maison de Gisors dont il donne des descriptions émerveillées dans ses lettres. Il est enrôlé dans le théâtre qu'organise Mme Passy et dont les acteurs sont Louis et sa soeur Blanche Passy, les cousins Léon et Jenny Passy et quelques autres. Le Journal des Goncourt conserve le souvenir de ces comédies de société qui ont grand succès à Gisors et dont nous avons conservé les programmes. Les deux jeunes gens sont doués, lettrés, fantaisistes et s'admirent mutuellement. Lorsque les deux frères préparent leur voyage en Italie, ils demandent tout naturellement à leur ami de les accompagner. De novembre 1855 à avril 1856, ils parcourent tous trois l'Italie, visitent les villes, les monuments, les musées, vont à l'opéra, dans le monde, et prennent des quantités de notes et de croquis. Edmond de Goncourt a publié en 1894 les notes de leur voyage en Italie, avec quelques aquarelles de Jules où l'on aperçoit la silhouette de Louis Passy. Mais Louis Passy a pris aussi des notes, artistiques et archéologiques, au crayon, debout, dans les musées et malheureusement difficile à déchiffrer ; Il a aussi tenu les comptes du voyage dans un document que l'on a conservé. Ces notes et documents mériteraient une publication en complément de la bibliographie Goncourtienne. Mais Louis Passy trouve aussi le temps de relever le manuscrit de chansons françaises du XIII<sup>e</sup> siècle à la bibliothèque de Sienne qu'il publie dans le bulletin de l'Ecole des Chartes, et d'accumuler

des notes sur la Florence du XVI<sup>e</sup> siècle, Machiavel et son ami Vettori., qui sera le sujet de son dernier livre, posthume, 58 ans plus tard.

Sur ses entrefaites il semble qu'une personne se soit interposée entre Louis Passy et Jules Goncourt, c'est Blanche Passy, la soeur de trois ans plus jeune que Louis. Blanche a alors 24 ans. C'est une femme intéressante, intelligente, généreuse, enthousiaste, exigeante, artiste. Elle a un talent de peintre et entretient une amitié avec Rosa Bonheur. Jules de Goncourt eut un sentiment pour elle, cela transparaît dans le Journal, et sans doute elle, pour lui. Le sentiment fut-il déclaré ? Fut-il éconduit ? Toujours est-il qu'il n'eut pas de suite mais que le souvenir de Blanche est resté bien présent dans les lettres et le Journal des Goncourt.

Blanche Passy inspira aussi un sentiment à l'un des proches amis, confident et compagnon de Louis, le doué et charmant peintre Paul Chardin, Gisortien d'adoption et de coeur. Paul Chardin fit sa déclaration à Blanche en 1860, non sans avoir recueilli l'accord de Louis et de son père. Ils étaient fiancés. C'est l'époque où ils échangeaient des rébus joliment dessinés, et très chastes, que nous avons conservés. Mais, contre le conseil de ses parents et de son confesseur, l'abbé Madelayne, Blanche rompit les fiançailles et resta célibataire. Elle vécut dans la maison de Gisors auprès de ses parents et du ménage de son frère, très présente, attentionnée et vive, animant les conversations. Les Goncourt l'ont pris pour modèle dans leur roman de la femme moderne, Renée Mauperin. Mais le secret de Blanche reste enfoui dans les lettres et les archives de la famille. Elle mériterait d'être mieux connue.

Revenons à Louis Passy. Sous le Second Empire, Il poursuit des travaux d'érudition locale : trois volumes tirés des mémoires et notes d'Auguste Le Prévost pour servir à l'histoire du département de l'Eure en 1862, 1869 et 1872 ; Le Cartulaire du Prieuré de Bourg-Achard (1861), la Biographie de Frochot, premier préfet de la Seine (1867,) tirée des papiers de sa mère, son meilleur livre.

Et il se marie ! En 1866, il épouse Françoise Wolowska, la fille du grand économiste, ami de son père, créateur du Crédit Foncier, député de Paris en 1848 et en 1871. Françoise Wolowska est une femme de tête, remarquablement intelligente et bonne pianiste. Elle sera d'un précieux appui politique pour son mari, partagera ses amitiés et ses opinions et dirigera sa maison de main de maître. Il le fallait si l'on songe que cohabitent dans la grande maison le ménage d'Antoine Passy, celui de Louis Passy, sa soeur Blanche Passy, son beau-père Wolowski, et la soeur de ce dernier, tante de Françoise Passy, qui est la veuve de Léon Faucher, l'économiste et ancien ministre de la Deuxième République, tous deux bénéficiant pour leur retraite de l'hospitalité des Passy.

Louis Passy était destiné à la politique. Il l'aborda par l'intermédiaire des organismes de l'agriculture. En 1861, son père crée la section des Andelys de la Société Libre d'Agriculture de l'Eure, organisme très actif ; préfigurant à la fois les chambres d'agriculture, les comices agricoles et les syndicats paysans. Louis Passy est secrétaire-adjoint, rédige les rapports annuels, organise les concours, distribue les médailles. Il ne cessera plus de s'élever dans la hiérarchie des responsables de l'économie agricole en France.

Mais sous le Second Empire, les élections dépendent des préfets. Celui de l'Eure est alors Janvier de La Motte, un préfet de légende, brutal, séduisant, cynique, dangereux. Il découpe les circonscriptions pour empêcher l'élection des libéraux et assurer celle des candidats officiels. Passy dénonce la méthode dans une étude démographique. En 1863, il est battu par le duc d'Albuférat et perd son recours en Conseil d'Etat. Cependant, il est élu au conseil municipal de Gisors où il siègera 33 ans, mais où il ne sera jamais maire. Il sera aussi conseiller général et même, à la fin de sa vie, président du conseil général de l'Eure. Pour les élections législatives, en 1869, nouveau charcutage. Nouvel échec. Passy publie « Lettre à un électeur », un tableau mordant des moeurs électorales de l'Empire. Ce qui ne l'empêche pas de voter le plébiscite de l'Empire libéral en 1870.

En février 1871, Louis Passy est élu député de l'Eure à l'Assemblée nationale sur la même liste qu'Albert de Broglie. C'est le début d'une des plus brillantes carrières parlementaires qui soient, de 42

ans sans aucune interruption. Louis Passy incarne le représentant du Vexin, quels que soient le mode de scrutin, les circonstances et les positions prises à Paris. Il est le modèle du représentant, l'homme du suffrage universel enraciné dans sa circonscription, le patriarche politique connu, reconnu et plébiscité par tous. En 1885, Janvier de La Motte se présente à Bemay, est élu, et salue en son ancien opposant un « maître en élections ». Contrairement à son cousin Frédéric, il monte rarement à la tribune et ne prononce pas de grands discours sur les questions générales.

En 1906, à sa 10<sup>ème</sup> et triomphale élection, de grands banquets sont organisés à Gisors et aux Andelys avec des flots d'éloquence. Depuis quatre ans, il est le doyen de l'Assemblée nationale et, dix années de suite, il prononcera désormais le discours de rentrée de la Chambre, discours attendu, plein de sagesse et de sens politique, rappelant les principes et les vertus du régime parlementaire.

La politique reste la politique. Louis Passy est républicain et conservateur. Mais il est surtout indépendant. J'ai relevé trois circonstances qui montrent les subtilités de sa position.

Sur la question du régime, tout d'abord : il est, après 1871, proche de Thiers, président de la République, et il "appelle une transaction entre les intérêts conservateur et le maintien de la République". Mais, lorsque Thiers recherche l'alliance avec les radicaux, il se détache de lui, se rapproche d'Albert de Broglie, et vote, le 24 mai 1873, la chute de Thiers et l'élection du maréchal de Mac Mahon, qui est censé préparer le retour de la Monarchie.

Lors du changement de majorité en 1875-1877, même subtil équilibre : en 1874, il est nommé sous-secrétaire d'Etat aux Finances dans le ministère de Cisse, de droite. En 1875, il vote la République. Aux élections de 1876, il est candidat républicain conservateur, contre un agriculteur républicain modéré. Ce sont des nuances qui signifient que Louis Passy est le candidat de droite. Mais la majorité de la nouvelle chambre est à gauche. Dans le gouvernement de gauche de cohabitation avec Mac Mahon, dirigé par Dufaure, il reste cependant sous-secrétaire d'Etat et dans le cabinet suivant, de cohabitation, plus à gauche, dirigé par Jules Simon, il est encore sous-secrétaire d'Etat. Le 16 mai 1877, le cabinet Jules Simon est renvoyé par Mac Mahon. Au lieu de se réfugier dans l'opposition de gauche avec ses collègues du gouvernement renversé, Louis Passy approuve Mac Mahon et vote avec les conservateurs. Aux élections de l'Ordre moral qui suivent la dissolution, il se présente comme candidat officiel appuyé par Mac Mahon et Albert de Broglie, mais il refuse de bénéficier des Affiches blanches. Et il est encore réélu !

En 1885, le ministère veut établir des droits de douane sur les blés étrangers. Comment Louis Passy va-t-il voter ? en économiste libéral ou comme représentant des agriculteurs du Vexin ? Il vote pour les droits sur les blés avec Méline., ministre de l'Agriculture, alors que Frédéric Passy, l'économiste, vote contre avec Rouvier, ministre du Commerce !

Pour donner un exemple de l'harmonie unanimiste que Louis Passy savait faire régner dans les relations politiques, j'ai noté cette péroraison d'un discours à ses électeurs normands :

« Mes chers Amis, tous, nous pouvons, en restant nous-mêmes, confondre nos vœux et nos applaudissements dans un élan sincère de chaleureuse concorde. Je vous y convie ! »

Ce n'est pas tout ! Louis Passy a mené encore une autre carrière, celle d'animateur des sociétés savantes, de champion des toasts, des discours dans les cérémonies, des notices sur ses collègues défunts, des travaux érudits publiés par ces sociétés, des inaugurations des monuments aux hommes célèbres et aux morts de la Guerre de 1870. Dans toutes les circonstances et les enceintes, sa présence entraînant amène l'affluence, ses allocutions qui sont de petits chefs d'oeuvre de vivacité, de justesse et de charme, suscitent des applaudissements unanimes.

Il préside maintenant, à sept reprises, la Société d'Agriculture, qui est aussi des Sciences, des Arts et des Belles-Lettres de l'Eure. Il est président d'honneur annuel de la Société d'histoire de Normandie, et de la Société des Antiquaires de Normandie, la doyenne des Sociétés savantes. Mais surtout il est élu en

1884 secrétaire perpétuel de la Société Nationale de l'Agriculture de France, ce qui constitue une lourde charge, de grande influence.

Il ne publiera pas, faute de temps, l'histoire de Gisors, ni le dictionnaire biographique des hommes célèbres de l'Eure. Mais il multiplie les notices sur Gisors, son histoire et les notabilités normandes. Il publie l'histoire de la Société nationale d'horticulture et fait paraître en 1898 la biographie du Marquis de Blosserville qui habite Amfreville-la-Campagne, ami de son père, érudit et député de l'Eure, excellent livre qui contient en réalité ses propres souvenirs politiques.

Il est aussi journaliste et fonde, en 1887, un hebdomadaire, la Revue-Magazin de Normandie, sorte de "revue de famille" politique et littéraire, recueil de lectures instructives et agréables qui répand les saines doctrines parmi les bons Français, dans lequel il est le principal et souvent l'unique rédacteur sous des pseudonymes divers. Cette expérience, contrecarrée par la presse nationale, ne dure que trois ans.

Un tel déploiement de talents devait trouver sa consécration à l'Institut. Mais Louis Passy avait le choix. Il pouvait entrer à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres comme chartiste et archéologue qui a recherché et étudié toute sa vie les statues antiques en porphyre, à l'Académie des Sciences comme agronome. C'est à l'Académie des Sciences Morales et Politiques qu'il se présente et est élu en 1897, à la succession d'Albert Desjardins.

Une telle vie semblait ne pas devoir finir. Cependant, il contracte une grippe au concours agricole d'Evreux et décède un mois plus tard, dans la maison de Gisors, le 31 juillet 1913. Sa vie se termine avec le XIX<sup>e</sup> siècle. Lui non plus, et c'est peut-être tant mieux, n'assistera pas au fracas de la naissance du XX<sup>e</sup> siècle.

Il manque un panneau au vitrail de Louis Passy. C'est l'épilogue de ses relations avec Jules de Goncourt. On a les lettres entre les deux amis de jeunesse devenus de jeunes hommes jusqu'à leur trentième année. Elles sont primesautières, enjouées, intimes. Puis leurs relations s'espacent. Louis Passy se marie. Ses activités se multiplient. Jules de Goncourt se consacre aux lettres et à l'art et mène une vie d'artiste. L'amitié s'étiolle et laisse place à une froideur dont on retrouvera, après la mort de Jules en 1870, sous la plume d'Edmond, dans le Journal, des traces de plus en plus acerbes. Louis Passy, devenu député, ministre, président de sociétés, représente tout ce qu'Edmond réprouve : s'embourgeoiser, se prendre au sérieux, s'embrigader et, le plus grave, de tout, réussir. Les Goncourt n'ont été indulgents à l'égard de personne. Mais la familiarité du début puis la distance croissante à l'égard de Louis Passy, le notable et l'érudit, sont des traits qui se retrouvent aux différents endroits de l'oeuvre des romanciers naturalistes, théoriciens de l'Art pour l'Art, et qui devront un jour être mieux décrits.

\*  
\*\*

Peut-on, pour terminer, en guise de leçon, tirer un portrait collectif de ces Passy ?

Tous sont enracinés dans leur terroir, le Vexin, cette terre parmi les plus riches de France, mieux située que la Brie et la Beauce, aux ondulations lointaines qui forment un des plus beaux horizons qui soient, à la lumière changeante et le plus souvent subtile, douce, comme embuée, cette terre historique à la frontière entre L'Île-de-France et la Normandie, et donc une des charnières de notre histoire, avec ses monuments et surtout ses vestiges qui témoignent d'une très ancienne et importante organisation sociale.

Aucun n'est agriculteur mais tous ont plongé dans leur sol "des racines étendues et profondes" comme l'écrit Louis Passy. Tous sont passionnés par les choses de la terre, la botanique pour Antoine, l'agriculture pour les autres et pour tous, l'économie rurale et ses progrès. Un seul voyageur, Hippolyte. Les autres sont étonnamment sédentaires.

Ils vivent âgés. Anroine meurt à 81 ans, Hippolyte à 87, Frédéric à 90 et Louis à 83. C'est une forte race.

Ils ont le culte du travail. Par nécessité, par devoir et par goût. Ce sont des laborieux qui n'ont jamais cessé un instant de leur vie de s'activer, passant d'une tâche à l'autre, menant de front leurs charges publiques, la participation aux sociétés savantes, leurs propres travaux d'érudition, une correspondance abondante, la gestion de leurs intérêts et leur vie de famille.

Les Passy écrivent beaucoup, mais pas de livres marquants. Ils publient une quantité de brochures et ont passé leur vie à prononcer des éloges dans les sociétés savantes qu'ils président, où tout le monde a un esprit éclairé, un dévouement immense, une oeuvre considérable, une vie bien remplie, une famille explorée.

Il faudrait étudier et caractériser leur oeuvre en tant qu'économistes. Ce sont évidemment des théoriciens du capitalisme et du libéralisme. Ils croient et participent au développement des chemins de fer, à l'essor de la banque. Ils sont liés à Frédéric Bastiat, à Michel Chevalier. Cependant, ce ne sont pas exactement des Saint-Simoniens mais des financiers libéraux, à l'anglaise. Ce point mériterait à lui seul une étude approfondie qui n'a pas été menée et que j'appelle de mes vœux.

Leur fortune mériterait aussi une étude. Ce genre de sujet est tout à fait à la mode dans les universités. Je note qu'aucun n'est entrepreneur ni industriel. Ils participent à d'importants conseils d'administration, celui du Crédit Foncier notamment.

Précisément, ils sont tentés par les investissements immobiliers. Ils possèdent des terres et des maisons en beaucoup d'endroits dans le Vexin et à Paris, souvent des Monuments historiques.

Ainsi, j'ai relevé que Louis-François Passy a possédé le couvent des Recollets à Gisors (4 ha), qu'il a augmenté de la ferme de l'ancien Prieuré de Saint-Quen qui lui est contigüe, puis il achète, en 1808, le couvent des Ursulines à Gisors. Il possède quatre autres maisons à Gisors, la ferme de la Broche (126 ha) à Etrépagny, des terres au Thil, à Trie et en d'autres lieux du Vexin. Il a un parc de 34 ha à Ezy en Eure-et-Loire où sa famille se rend chaque année. C'est sans doute pour cette raison qu'il achète en 1824 au duc d'Orléans, le futur Louis-Philippe, pour 180000 frs, le château d'Anet. La statue de Diane de Poitiers sera vendue au Louvre, puis en 1850, des éléments de façade seront démontés pour être replacés dans la cour de l'Ecole des Beaux-Art, rue Bonaparte, par ses héritiers.

Louis-François Passy possédait encore le château de Buhy, qu'il a démoli, le château de la Poterie dans l'Orne près d'Argentan (126 ha), le château du Fayel à Saint-Clair sur Epte (65ha), l'hôtel Gontreuil et quatre maisons à Bruxelles où il résida sous l'Empire, et 27 maisons à Paris dont le 6, place Royale qui n'est autre que la maison de la place de Vosges que son petit-fils, Louis Passy, loua à Victor Hugo.

Enfin, Antoine Passy acheta, en 1843, la maison natale du peintre Poussin aux Andelys appelée le Clos Poussin.

Pour la curiosité de cette énumération, il faut ajouter que Frédéric Passy, d'une autre branche donc, acheta en 1856 le Désert de Retz en forêt de Saint-Germain, que sa famille décrit comme une fort belle propriété de 20 ha, clos de murs, planté d'arbres superbes, avec une petite ferme, la maison étant toute installée. Frédéric Passy s'y installe aussitôt avec sa nombreuse famille.

D'un point de vue politique enfin, tous les Passy se réclament d'un même courant, qui adhère aux idées nouvelles, se rallie à l'Empire puis à la Monarchie de Juillet dont deux membres de la famille sont ministres. Ils sont dans l'opposition libérale sous le Second Empire et jouent de nouveau un rôle sous la IIIème République, aux côtés de Thiers, c'est-à-dire se ralliant à la République conservatrice, puis, jusqu'en 1913, comme républicains modérés. Ce sont, en somme, des notables, du mouvement constitutionnel, partisans de l'ordre, orléanistes, ralliés à la République après 1871.

On a l'impression, à suivre leur parcours, qu'il est indépendant de la succession des révolutions que connaît la France au XIXème siècle. Ils n'y participent pas. Ils les traversent sans en subir trop les effets. Ils forment la trame sociale, prudente, laborieuse, éclairée, qui fournit le contrepoids aux secousses sociales et aux changements de régime. Dans les soubresauts de l'histoire, ils apportent la sagesse. Ils sont influencés du point de vue économique et politique, par l'Angleterre. Ce sont des Wighs, persuadés qu'ils détiennent les clés de la prospérité et de l'avenir.

D'où une question : Comment les Passy disparaissent-ils ? Rien n'est plus sujet aux variations brusques qu'un arbre généalogique. Louis n'a eu qu'un fils mort en bas âge. Nous avons connu sa fille, Marie, comtesse de Rueil, qui fut la dernière à porter le nom.

Hippolyte avait deux petits-fils Fernand et Gérard Passy, tous deux tués à la guerre en 1914 et en 1916. Dans toutes les autres branches, seules les filles ont une descendance, très nombreuse.

La succession politique n'a pas été recueillie en 1913. L'héritage est dispersé, la maison de Gisors est délabrée. Il reste les souvenirs et les archives qui sont nombreuses. Celle d'Antoine et de Louis, celle d'Hippolyte pour ne parler que de celles que je connais, mais aussi sûrement celles de Frédéric et des autres ? Dans les papiers politiques et dans les correspondances dorment les agitations, les travaux, les sentiments et les rêves d'autrefois.

Il faut prendre cette évocation comme un appel. Un appel à ne pas laisser s'effacer les traces de ce rayonnement. Un appel à entreprendre un vrai et bel ouvrage. Aucun des Passy n'a sa biographie. Mon propos serait comblé s'il suscitait une vocation. Il serait déjà satisfait s'il vous avait convaincus, Mesdames et Messieurs, chers amis, que le sujet en vaut la peine.